

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 15 (1927)

Heft: 253

Nachruf: In memoriam : mme E. Pieczynska-Reichenbach : 1854-1927

Autor: E.Gd.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE

Mouvement Féministe

Organe officiel

des publications de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses

Paraissant à Genève tous les quinze jours le vendredi

<p>ABONNEMENTS</p> <p>SUISSE..... Fr. 5.— ETRANGER... 8.— Le Numéro.... 0.25</p>	<p>DIRECTION ET RÉDACTION</p> <p>M^{lle} Emilie GOURD, Pregny Compte de Chèques I. 943</p>	<p>ADMINISTRATION</p> <p>M^{lle} Marie MICOL, 14, r. Micheli-du-Crest Compte de Chèques I. 943</p>	<p>ANNONCES</p> <p style="text-align: right;">12 insert. 24 insert</p> <p>La case, Fr. 45.— 80.— 2 cases, 80.— 160.— La case 1 insertion: 5 Fr.</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

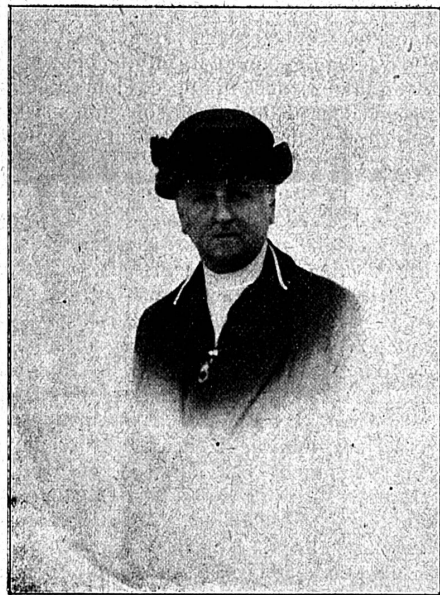
Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

Les abonnements partent du 1^{er} janvier. A partir de juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) valables pour le second semestre de l'année en cours.

SOMMAIRE: *In Memoriam*, M^{me} E. Pieczynska-Reichenbach (avec deux portraits): E. G.D. — Quelques pensées: E. PIECZYNSKA. — A propos d'éducation sexuelle: J. GUEYBAUD. — La quinzaine féministe: (France, Scandinavie, Grande-Bretagne): E. G.D. — A l'occasion du centenaire de Pestalozzi: Pestalozzi et l'influence féminine (*suite et fin*): Marg. EVARD. — Nouvelles de la « Saffa ». — Carnet de la Quinzaine. — *Feuilleton*: Anna Pestalozzi: Jeanne VULLIOMENET.



M^{me} E. PIECZYNSKA
 (photographie prise vers 1903)



M^{me} E. PIECZYNSKA
 (d'après sa plus récente photographie)

IN MEMORIAM

M^{me} E. Pieczynska-Reichenbach

1854-1927

C'était une nature si vivante, si active, si généreusement prodigue de sa chaleur de cœur et de sa ferveur d'esprit, qu'il nous semble impossible, même après ces journées durant lesquelles nous avons été mises en face de la cruelle réalité, de lui appliquer ce glacial qualificatif de la mort. Alors que, pour d'autres, plus contemplatives et moins énergiques, la grande séparation d'avec nous correspond pour elles au grand repos,

enfin venu après tant de fatigues et beaucoup de souffrances, nous ne pouvons évoquer M^{me} Pieczynska que travaillant toujours, agissant toujours, pensant toujours, n'abdiquant jamais devant les difficultés et les obstacles, et retrempant chaque jour dans cette lutte son effort incessant pour la réalisation de ses idéals...

Et pourtant, qui plus qu'elle aurait eu le droit d'aspirer au repos? Qui, plus qu'elle, a connu de près la souffrance qui lasse et use les cerveaux et les cœurs, l'angoisse qui démoralise, « la peur qui se glisse insidieuse », comme elle l'écrivait elle-même, dans les âmes les plus fortes et les mieux trempées? Mais elle n'a jamais voulu céder à la souffrance, à l'angoisse, à la peur. « Serrons les rangs le long de ce chemin difficile », écrivait-elle encore. On ne sait jamais la portée

qué peuvent avoir au large, dans la grande armée qui combat pour le Bien contre le Mal, les efforts cachés d'une petite phalange — ou même d'une seule âme — qui refuse de capituler.»

Et c'est là, quelque belle, quelque encourageante, quelque féconde qu'ait été la carrière d'Emma Pieczynska, ce qui restera toujours en exemple pour nous: son refus d'abdiquer devant le malheur. Elle n'avait pas quarante ans, elle allait terminer des études médicales tardivement entreprises dans un esprit d'apostolat féminin et social, elle venait de nouer les plus précieuses amitiés, elle débordait du désir de consacrer sa vie à autrui et de mettre ses rares capacités au service de son prochain comme des causes qui lui étaient chères: brusquement, inexorablement, à la suite d'une crise de fatigue nerveuse, la surdité, mais la surdité complète, absolue, que ne devaient atténuer aucun appareil ni améliorer aucun traitement, l'atteignit. D'autres auraient ployé sous l'épreuve: elle l'affronta. D'autres, ainsi impitoyablement séparés de cette humanité qu'elle aimait tant, auraient renoncé à tout, et pleuré uniquement leur malheur; elle s'y refusa. Et cette fière résistance à l'épreuve qui dévastait sa vie, elle l'accrut encore, quand plus tard, ce fut, après son ouïe, sa vue qui fut atteinte et que la cécité la menaça sérieusement. Ces dernières années, en effet, elle ne voyait plus que d'un oeil, et celui qui lui était resté fut atteint à plusieurs reprises de graves ulcérations de la cornée, qui faisaient attendre le pire. Sourde maintenant, aveugle bientôt. Murée vivante dans le silence et dans la nuit. Un nom vient à la pensée en évoquant cette perspective tragique: celui de Marie Lenéru. Mais là se marque la différence entre ces deux âmes également fortes: là où Marie Lenéru s'enferma volontairement dans un stoïcisme orgueilleux et farouche, M^{me} Pieczynska, elle, sans se plaindre davantage, poursuivit infatigablement son œuvre altruiste, ne cessant pas une minute de donner autour d'elle le meilleur de sa chaleur d'âme et de son enthousiasme communicatif. Combien, en un siècle, peut-on en citer qui, dans ces conditions en ont fait autant? ...

Elle était née à Paris, au printemps 1854, d'un père bernois, banquier dans la capitale, croyons-nous, et d'une mère genevoise. Elle connut à peine ses parents, morts très tôt, et fut élevée à Vevey d'abord, à Genève ensuite, par des cousins éloignés. C'était une enfant enthousiaste, passionnée, une adolescente remarquablement belle et séduisante, aux abondantes tresses noires, aux grands yeux sombres, au port de reine: plusieurs de ses compagnes de classe de la petite école genevoise de M^{lle} Vieux en ont gardé le lumineux souvenir. Elle n'avait pas vingt ans quand elle fit à Paris un séjour qui devait décider de l'orientation de toute une période de sa vie, en la mettant en relations suivies avec la colonie polonaise de la capitale. Vibrante pour toutes les causes justes, indignée contre toutes les iniquités, elle ne pouvait manquer de s'enthousiasmer pour la Pologne, alors courbée sous l'oppression russe, et de souhaiter de toute son âme ardente de travailler à sa libération. Et c'est alors qu'elle rencontra un jeune Polonais, le comte Stanislas Pieczynski, qu'elle épousa en 1874, et avec lequel elle partit pour la Pologne.

Elle passa là-bas dix années, absolument adorée des paysans qui travaillaient sur les terres de son mari, et parmi lesquels elle accomplit toute une œuvre d'éducation nationale et patriotique pour les préparer à leur affranchissement, œuvre dont il devait être palpitant de l'entendre elle-même raconter les détails¹. Plus tard, en 1881 exactement, c'est au cours d'un séjour à Louèche, où son frère était médecin des bains, qu'elle rencontra celle qui devait avoir une influence capitale sur l'orientation de sa vie, qui lui montra la voie à suivre, qui lui révéla en quelque sorte à elle-même ses possibilités d'action au service de la vérité et de la justice: Dr Harriet Clisby, la fondatrice de tout un mouvement féminin aux Etats-Unis, et notamment de cette Union des Femmes de Boston, qui a été le modèle et l'exemple de toutes nos Unions de Femmes de

¹ En ce temps et en ce pays où on risquait la déportation en Sibérie pour avoir parlé ou pour avoir enseigné le polonais, elle avait fondé des écoles de couture pour les petites filles du domaine

la Suisse romande¹. C'est Dr Clisby qui encouragea vivement M^{me} Pieczynska, maintenant seule, à commencer des études de médecine, qui l'emmena avec elle aux Etats-Unis, où elle vit de près le fonctionnement de l'admirable Union des Femmes de Boston, et où elle se passionna si bien pour l'œuvre d'éducation parmi les noirs récemment affranchis, qu'elle hésita peut-être à rester là-bas pour s'y consacrer... Puis ce furent ses années d'études à Genève d'abord, à Berne ensuite; son internat dans un hôpital de Berne, qui lui donna l'occasion de rencontrer et de connaître une autre femme d'élite, appartenant au patriciat bernois, et avec laquelle elle allait se lier d'une amitié qui dura durant que leur vie, Helene de Mulinen... Et puis, ce fut la maladie, ce fut la surdité.

Et ce furent cependant et malgré tout des années pleines, belles, riches d'activité féconde et de joies élevées qui devaient suivre. Belles années sans doute grâce à cette énergie, à cette volonté d'agir *quand même* dont ne se départit jamais Emma Pieczynska; années éclairées par son intimité de chaque instant avec Helene de Mulinen, années passées dans cette vieille maison patricienne de la Wegmühle, près de Berne, où se réunirent tant de personnalités de tout d'ordre, où l'accueil était si chaud et si cordial; années enfin, qui virent se développer de plus en plus les activités sociales et féministes de M^{me} Pieczynska. De par ses études médicales, ce fut vers les questions de moralité publique qu'elle fut d'abord portée, et l'une des premières, elle osa aborder ce sujet de l'éducation sexuelle, dont une de nos collaboratrices montre, dans ce même numéro, l'importance grandissante comme un signe des temps; elle donna des conférences à Genève, qui furent ensuite réunies en un volume sous le titre de *l'Ecole de la pureté*. En 1896, elle prenait part comme oratrice à la fameuse campagne contre les maisons de tolérance à Genève, qui devait si lamentablement échouer; et faisait dès cette époque partie de la Commission exécutive de la Fédération abolitionniste internationale, participant à tous ses Congrès, et ne cessant de s'inspirer de Joséphine Butler, qu'elle avait personnellement connue, et qui eut une grande influence sur elle. Puis, sans délaisser pour cela les questions de morale, elle apporta toute sa puissance d'intérêt aux questions féministes. Car elle était féministe d'essence et dans l'âme. Tout l'y poussait: sa soif de justice et d'équité, sa compréhension des tâches que les temps modernes imposent à la femme (voir son livre *L'Appel des femmes aux fonctions publiques*), ses expériences qu'elle a narrées bien souvent de l'incapacité de la femme à obtenir les réformes qu'elle désire, tant qu'elle est traitée en mineure politique... Une de ses premières tentatives dans ce domaine fut la fondation à Berne des *Frauenkonferenzen*, dont on a récemment rappelé avec émotion le souvenir dans la presse bernoise; ce n'était pas une Société organisée, pas un Comité, mais une réunion de femmes désireuses de s'instruire et de s'éclairer mutuellement par de libres discussions sur des sujets variés. On retrouve déjà là la préoccupation éducative si marquée chez M^{me} Pieczynska. Elle collabora aussi aux premières réunions d'où est sortie en 1891 l'Union des Femmes de Genève, et surtout contribua en 1899 à la fondation du Conseil national des femmes suisses (Alliance nationale de Sociétés féminines suisses). Cette Fédération de Sociétés féminines suisses, dont sa chère compagne Helene de Mulinen fut la première présidente, et dont elle a pu voir le développement considérable au cours de ces vingt-cinq dernières années, allait lui offrir un champ d'activité plus étendu encore, d'abord dans le domaine de l'assurance, ensuite dans celui de l'éducation nationale.

Il faudrait plus de place que celle dont nous disposons pour retracer l'activité de M^{me} Pieczynska en matière d'assurances sociales, pour montrer combien lui était sympathique le principe de mutualité et de coopération solidariste qui en est la base, pour exposer comment elle se rendit compte de l'urgente nécessité de combler la lacune laissée par la loi fédé-

de son mari, où elle apprenait la langue bannie et racontait les épisodes de l'histoire nationale à ces enfants, en se servant de tabourets à double fond, sur lesquels, quand paraissait une silhouette de policier russe à l'horizon, chacune appuyait vite ses pieds, reprenant l'ourlet interrompu jusqu'à ce que le danger fût passé.

¹ Nos lectrices savent que Dr Clisby, actuellement nonagénaire, habite Londres. (Réd.)

rale sur les fabriques, qui interdit à la femme tout travail six semaines durant au moment de ses couches, sans lui offrir aucun dédommagement en retour, en cette période particulièrement difficile; et comment elle s'attela résolument à la tâche de faire inscrire dans la nouvelle loi fédérale en préparation ces deux dispositions, que doivent à sa persévérance initiative toutes les femmes suisses: l'admission des femmes aux mêmes conditions que les hommes dans les caisses d'assurance contre la maladie, et l'assimilation par elles d'un accouchement à une maladie. Grâce à elle, la première forme d'assurance-maternité était créée en Suisse. Ce que fut ce labeur, elle l'a raconté elle-même, dans des pages qui sont en même temps une véritable profession de foi suffragiste, parce qu'elles montrent l'amoncellement des obstacles sur la route des femmes qui ne sont pas électrices! Puis une fois la loi élaborée, votée par les Chambres et par le peuple, il fallut se préoccuper, puisqu'elle ne prescrivait pas l'assurance obligatoire, de la faire connaître aux premières intéressées, de les engager à s'assurer — tâche que mena à bien, par mille moyens ingénieux et pratiques, la Commission des assurances de l'Alliance, que Mme Pieczynska a présidée sans interruption depuis sa création, et qui, élargissant son champ d'activité, s'est aussi beaucoup occupée de l'assurance-vieillesse. Et il faut avoir suivi de près ce travail pour se rendre compte de la persévérance qu'y apportait Mme Pieczynska, l'esprit sans cesse en éveil pour réaliser de nouveaux progrès, et trouvant moyen de mener de front les plus absorbantes activités, sans que l'une fit tort à l'autre. Car elle présidait aussi à l'Alliance la Commission d'éducation nationale, dont elle avait demandé la création dans une période troublée de notre histoire intérieure: en pleine guerre, quand le fameux « fossé » semblait se creuser entre les deux parties de la Suisse, quand les esprits les mieux intentionnés cherchaient, en plein désarroi, à quoi se raccrocher, elle avait compris et su réaliser de façon pratique le besoin pour chacun de connaître mieux son pays, ses institutions, ses origines, sa situation économique et sociale, et elle avait proposé à l'Assemblée de l'Alliance à Berthoud, en 1915, ce plan de *Cours d'éducation nationale*, qui, réalisé par plusieurs Sociétés féminines, notamment par l'Union des Femmes de Genève, a certainement contribué à un apaisement et à une détente des esprits. Plus tard, le programme d'activité de cette Commission s'était modifié, et ces dernières années s'était fixé sur la préparation sociale et morale des jeunes filles à leur tâche maternelle: une idée chère aussi à Mme Pieczynska, et dont elle trouva la réalisation dans ces « Journées éducatives » de Lausanne, et tout dernièrement de Neuchâtel, dont il a été si souvent question dans notre journal.

Il y aurait déjà là de quoi remplir la vie d'une personne en pleine vigueur, et que n'arrêterait pas constamment une santé devenue de plus en plus fragile. Et pourtant, à tout ce travail, à toutes ces préoccupations, venait encore s'ajouter tout ce qu'elle faisait pour les Ligues sociales d'acheteurs.

Elle les avait créées en Suisse. Car elle en appréciait deux éléments constitutifs: la responsabilité sociale de l'acheteur à l'égard du producteur, et l'amélioration des conditions du travail obtenues sans moyens violents, sans lutte de classes, mais par entente entre l'ouvrier et le patron, grâce à l'intervention du consommateur. Cette idée première, due à M. et Mme Brunhes, pour lesquels elle éprouvait une grande amitié, elle s'appliqua à l'acclimater chez nous — et y réussit, comme elle réussissait partout où elle joignait à son idéalisme entraînant un sens averti des réalités. Que ne pouvons-nous mentionner ici toute l'activité des Ligues d'acheteurs qu'elle inspira, activité tant des différentes Sections que du Comité Central qu'elle présida jusqu'à sa mort: enquêtes diverses, suppression du travail de nuit dans les boulangeries, *label* des vêtements tricotés à domicile... nous en oublions certainement. Ralentie pendant la guerre, à cause des circonstances économiques, l'activité de la L. S. A. avait repris intense ces dernières années, autour de deux questions qui tenaient à cœur à Mme Pieczynska: la suppression des pourboires dans l'hôtellerie, dont l'idée a fait des progrès considérables, et l'amélioration des conditions du travail à domicile des femmes. C'était elle qui avait eu l'idée de cette grande enquête menée ces deux dernières années simultanément dans plusieurs cantons suisses, et dont les résultats, mine précieuse de documentation et de renseignements, vont être publiés par les soins de l'Office fédéral du Travail. Et toutes les dernières fois que celle qui écrit ces lignes avait eu à faire avec elle à ce sujet spécialement, elle admirait la lucidité d'idées, l'envergure des conceptions, la compréhension large qu'apportait cette femme d'élite à chercher une solution à ce problème si complexe.

Non contente de cette activité sociale, elle la complétait par une activité intellectuelle. Elle écrivait, malgré les difficultés et les restrictions que lui imposait l'état de ses yeux, collaborant activement à de nombreux journaux, des journaux chrétiens-sociaux notamment, comme *Foi et Vie*, ou *le Christianisme social*, avec le rédacteur duquel, M. Elie Gounelle, elle avait des relations d'amitié profonde. Elle écrivait des brochures, de petits volumes, pour faciliter la diffusion des idées qui lui étaient chères¹; elle refusait rarement un article

¹ *La fraternité entre les sexes* (1 vol.). — *La loi fédérale sur l'assurance-maladie et ses avantages pour les femmes* (1 broch.). — *L'A. B. C. de l'éducation nationale* (1 vol.). — *La semaine des fiancées* (1 vol.). Etc., etc.

Anna PESTALOZZI

« Que vous êtes heureuse de n'avoir pas épousé un génie! » Ce propos désabusé, que la femme de Richard Wagner adressait à l'écrivain zurichois Johanna Spyri, peut servir d'introduction au récit de la vie de cette Anna Pestalozzi-Schulthess, à qui il est juste de donner sa part du tribut d'admiration et de reconnaissance de la Suisse à l'un de ses plus illustres enfants, à l'occasion du centenaire de sa mort. En effet, malgré tout son génie, ou à cause de ce génie, Henri Pestalozzi n'eut peut-être pas pu accomplir sa tâche de novateur, sans le secours de l'amour et de la sollicitude de sa « Nanette » bien-aimée, de celle qu'il appelait son bon ange.

Leur amour naquit au chevet d'un mourant, le candidat en théologie Bluntschli, leur ami commun. Anna Schulthess, après avoir désolé ses parents en refusant des partis avantageux, avait conclu avec Bluntschli des fiançailles qui avaient ceci de singulier que tous deux les considéraient, paraît-il, comme l'union d'êtres s'aimant « comme frère et sœur. » Bluntschli mort, Pestalozzi s'éprend timidement d'abord, violemment ensuite, de la belle Anna. Il lui écrit avec vénération: « Chère et sublime amie ». La vénération se change vite en amour et l'amour en passion. Elle, plus calme de beaucoup, demande à

réfléchir. Et véritablement, si une décision mérite ample réflexion, c'est celle qui unira deux êtres si dissemblables.

Anna Schulthess était l'unique fille d'un citoyen zurichois très considéré, homme d'un bon naturel et point dépourvu d'idéal, mais entièrement dominé par sa femme énergique et travailleuse, âpre au gain et ambitieuse, dure et froidement querelleuse, et menant au doigt et à l'œil son mari, sa fille et ses cinq fils. Le père Schulthess, épiciers-confiseurs de son état, avait un magasin bien achalandé — une vraie mine d'or, — à l'enseigne de la « Charrue », dans une ces vieilles maisons échappées des gravures allemandes, hautes de pignon, pointues de toit, un peu ventruées de ci, un peu déjetées de là, avec des fenêtres irrégulièrement disposées et des bancs hospitaliers sous l'abri de larges auvents.

Sur la petite place, la Rüdtenplatz, Anna aidait à étendre la lessive familiale, car cette belle et grande fille, d'une beauté froide qui en imposait, était habituée à prendre sa part des travaux du ménage. Sa mère l'avait dressée au travail et à l'économie, et n'avait pas négligé de lui faire donner une solide instruction. La jeune fille avait appris en outre le français, qu'elle parlait fort bien, et l'anglais, et elle était bonne claveciniste. Des voyages en Suisse et à l'étranger avaient enrichi son esprit et affiné sa sensibilité. Aimable et polie, elle savait ser-

quand on le lui demandait — comme cette étude, d'une inspiration si élevée et d'une langue si ferme, sur *l'Esprit de service*, qu'elle avait rédigé pour la *Revue internationale des Infirmières*, et dont elle fit à notre journal l'honneur de lui donner, il y a quelques mois, l'original en français. Elle publia plusieurs volumes, des traductions, une étude sur Tagore, dont elle fut une des grandes admiratrices. Elle s'intéressait à tout, à l'art, à la nature, à la politique, à la vie sous toutes ses formes... Et que dire de ses amitiés, chaudes, solides, profondes? Cette femme qui n'avait pas de proches parents n'a jamais été isolée. Toujours elle a trouvé l'amie partageant sa vie, lui facilitant l'existence, luttant avec elle et pour elle contre les obstacles que mettait à son activité son infirmité; jamais nous ne l'avons vue, que ce fût à Berne, à Genève, à Lausanne, à une Assemblée ou à une conférence, sans qu'elle fût accompagnée, entourée d'une aide fidèle, qui prenait des notes pour elle, les lui glissait sous les yeux au moment voulu, lui résumait rapidement les opinions émises pour qu'elle pût suivre la discussion, la diriger, voire même y participer... Nous ne citerons point de noms ici, mais nous pensons à toutes les collaboratrices de chaque instant, à la compagne de ses trois dernières années surtout, pour lesquelles un vide terrible s'est creusé l'autre semaine, et qui se demandent comment maintenant elles pourront continuer seules ce travail difficile, alors que, avec M^{me} Pieczynska, il était une joie et un bienfait? Nous ne citerons point de noms, sauf un: celui de l'amie de quarante années de vie commune et d'une rare intimité, dont on ne peut dire si elle subit l'influence de M^{me} Pieczynska, ou si elle lui apporta la sienne, tant ces deux âmes de qualité rare étaient faites pour se comprendre, et se compléter, Helene de Mulinen, qui, trois ans avant elle, a, suivant la belle expression biblique, « passé sur l'autre rive »...

Pour tout ce qu'elle a fait, créé, inspiré dans l'ordre des idées qui nous sont chères, pour tout ce qu'elle fut elle-même, pour l'exemple tout simplement donné de vaillance, de grandeur d'âme, de générosité, de foi inébranlable en l'idéal qu'elle nous a laissé, nous devons à M^{me} Pieczynska une reconnaissance profonde. Une lumière s'est éteinte avec elle, nous a-t-on dit. Oui. Mais ne devons-nous pas à l'honneur de sa mémoire d'en rallumer le flambeau? ... E. GD.

Quelques pensées de M^{me} Pieczynska

... Les sexes sont solidaires, et on ne doit pas en principe les séparer en leur faisant des conditions différentes pour ce qui touche aux « droits de l'homme ». ...

vir les clients. Elle s'entendait aussi bien à tenir les comptes du magasin qu'à confectionner de délicieuses pâtisseries.

Par ses frères, Anna était entrée en relations suivies avec les « patriotes », ainsi que s'intitulaient de jeunes intellectuels en révolte contre tous les pouvoirs établis, qui se réunissaient dans le salon des Schulthess. La fille de la maison recevait ainsi, parmi tant d'autres, le jeune Henri Pestalozzi, alors étudiant en théologie, fort mal noté en haut lieu à cause de ses opinions avancées, et bien assuré de ne trouver plus tard aucun poste officiel.

Pestalozzi, de huit ans plus jeune qu'Anna dont la trentaine allait sonner, n'avait rien dans son physique, ses allures et sa mise qui pût impressionner favorablement une femme, et surtout une femme de goûts affinés. Il était fort laid et mal bâti. Le visage, tout noir de peau et tout couturé par la petite vérole, n'avait de beau que les yeux très doux. Ses habits étaient mis à la diable, ses bas toujours mal tirés, ses souliers éculés et veufs de leurs boucles. Il n'avait pas l'air très propre, son jabot était franchement sale, sa chevelure hérissée, et le malheureux suçotait toujours, et sans même s'en rendre compte, une des extrémités de son foulard. Ainsi fait, ainsi vêtu, il rencontra, par miracle, la seule femme au monde qui fut capable de découvrir sous cette enveloppe désagréable son âme haute et sa grande intelligence.

... Remarquez à quels hasards sont exposés, au cours des débats parlementaires, les textes de loi dont dépendent les intérêts d'un groupe de citoyens, lorsque ce groupe ne est pas en mesure de défendre lui-même sa cause... Que de fois au cours de ces travaux¹, nous sentimes âprement la privation de ce droit de représentation directe, c'est-à-dire de suffrage, que nous ne cessons de revendiquer, et dont il est encore des femmes qui méconnaissent l'importance! ...

... C'est dès aujourd'hui que nous pouvons nuire, par conséquent nous pouvons servir dès aujourd'hui... .

... L'indifférence, cette prétendue neutralité où la paresse de l'esprit se retranche, est un poids qui pèse dans la balance, un poids mort qui peut compromettre les plus urgents des progrès... .

... Le féminisme, c'est l'effort pour la femme d'obtenir le droit de remplir sa mission... .

... Nos vocations de femmes ne changeront point de nature par l'entrée dans la vie civique. Elles ne feront que s'élever à la deuxième puissance pour ainsi dire.

A propos d'éducation sexuelle

Sous les auspices du Cartel romand d'Hygiène sociale et morale, M^{me} le Dr Montreuil-Straus, de Paris, vient de faire, à travers la Suisse romande, une série de conférences sur ce sujet: *Amour, mariage et maternité*, qui ont attiré partout un très nombreux public féminin.

Signe des temps, certainement. Il y a quelques années, bien des femmes se seraient refusées à entendre traiter en public un sujet à la fois aussi délicat et aussi grave; et surtout, il y a quelques années, on aurait eu peine à trouver des femmes pour se consacrer, avec ferveur et persuasion, à pareille campagne. Car c'est bien une campagne que mène en France M^{me} Montreuil-Straus, et dont l'idée première lui a été suggérée, nous a-t-elle dit, par ses expériences de femme médecin. Frappée, en effet, de constater combien de femmes mouraient, au moment de leurs couches, ou avant, ou après, suite d'ignorance tout simplement, pour n'avoir pas su se soigner, pour avoir éludé des règles médicales et hygiéniques élémentaires, pour n'avoir pas compris combien délicat était leur organisme, ni quelle responsabilité morale aussi bien que physique leur imposait cette fonction si belle de la maternité... elle estima indispensable de préparer la jeune génération mieux que ne l'avaient été les générations précédentes à remplir cette fonction, et à con-

¹ Les travaux préparatoires à la loi fédérale sur l'assurance-maladie. (Rév.)

Aussi riche que son amoureux était pauvre, aussi belle qu'il était laid, aussi femme du monde qu'il était emprunté et gauche, aussi raisonnable qu'il était chimérique, Anna prêta malgré tout une oreille attentive aux discours de celui dont tout semblait devoir la séparer. Si l'existence sous le toit paternel n'était pas déjà très gaie, grâce à l'autorité tyrannique de M^{me} Schulthess, elle le fut encore moins quand entra en scène ce prétendant sans fortune et sans position. Les discours réprobateurs des parents se renforcèrent de vigoureux soufflets, car la manière forte était trop souvent de rigueur au bon vieux temps. « Je n'étais pas heureuse avant de te connaître », écrira plus tard Anna à Pestalozzi, devenu son fiancé. Et aussi ceci: « Dans la maison de la « Charrue », on n'avait pas l'habitude d'accorder de l'importance aux émotions d'ordre sentimental ». Et ceci encore: « Mon ami, je suis heureuse d'avoir trouvé ce que j'avais pressenti, mais jamais rencontré: l'amour d'une mère » — c'est-à-dire l'affection tendre et constante de la bonne vieille M^{me} Pestalozzi, la mère d'Henri. A la décharge de M^{me} Schulthess, disons qu'elle fut bonne pour sa fille, plus tard, aux mauvais moments, et que cette mère revêche et sans tendresse sut devenir la plus tendre des grand'mamans.

Les mœurs du Zurich de la jeunesse d'Anna n'étaient favorables ni à la liberté, ni à la spontanéité, ni à l'esprit d'initia-